

LANCELOT

DE CARLES

L'ECCLESIASTIC

—
CANTIQUE
DES
CANTOQUES

CANTOQUES

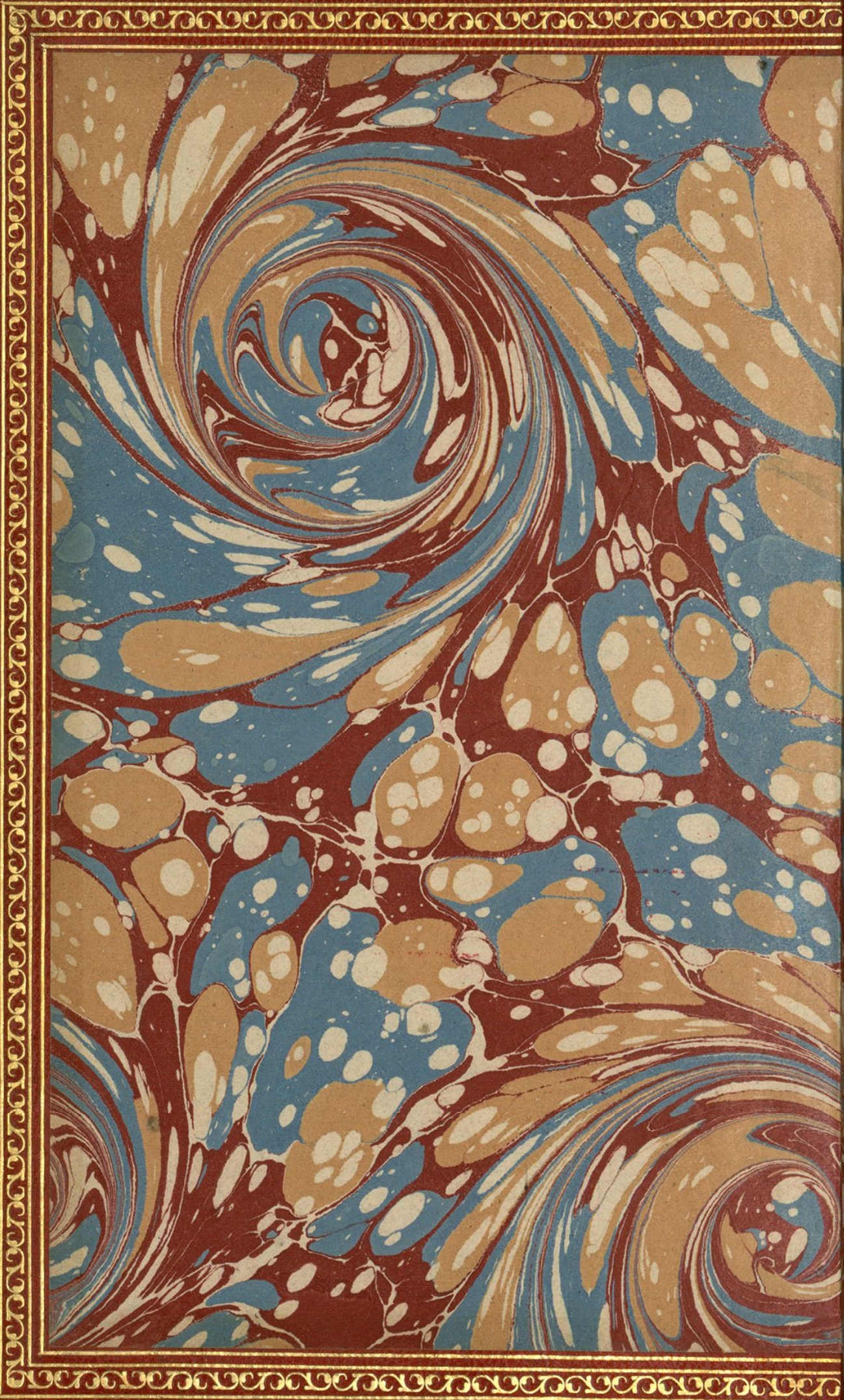
DE

LA BIBLE

Rra

253

PARIS
1561-62

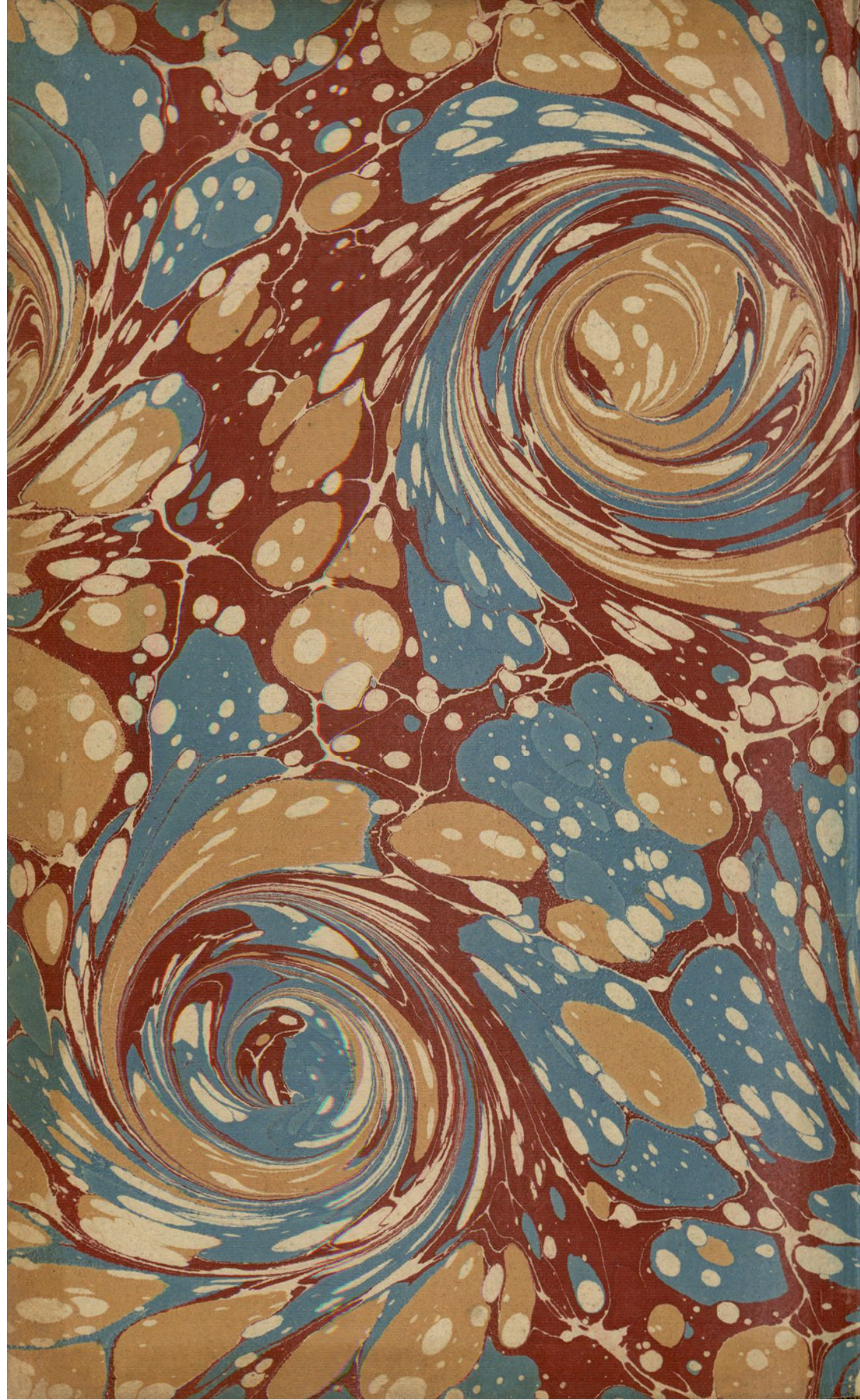


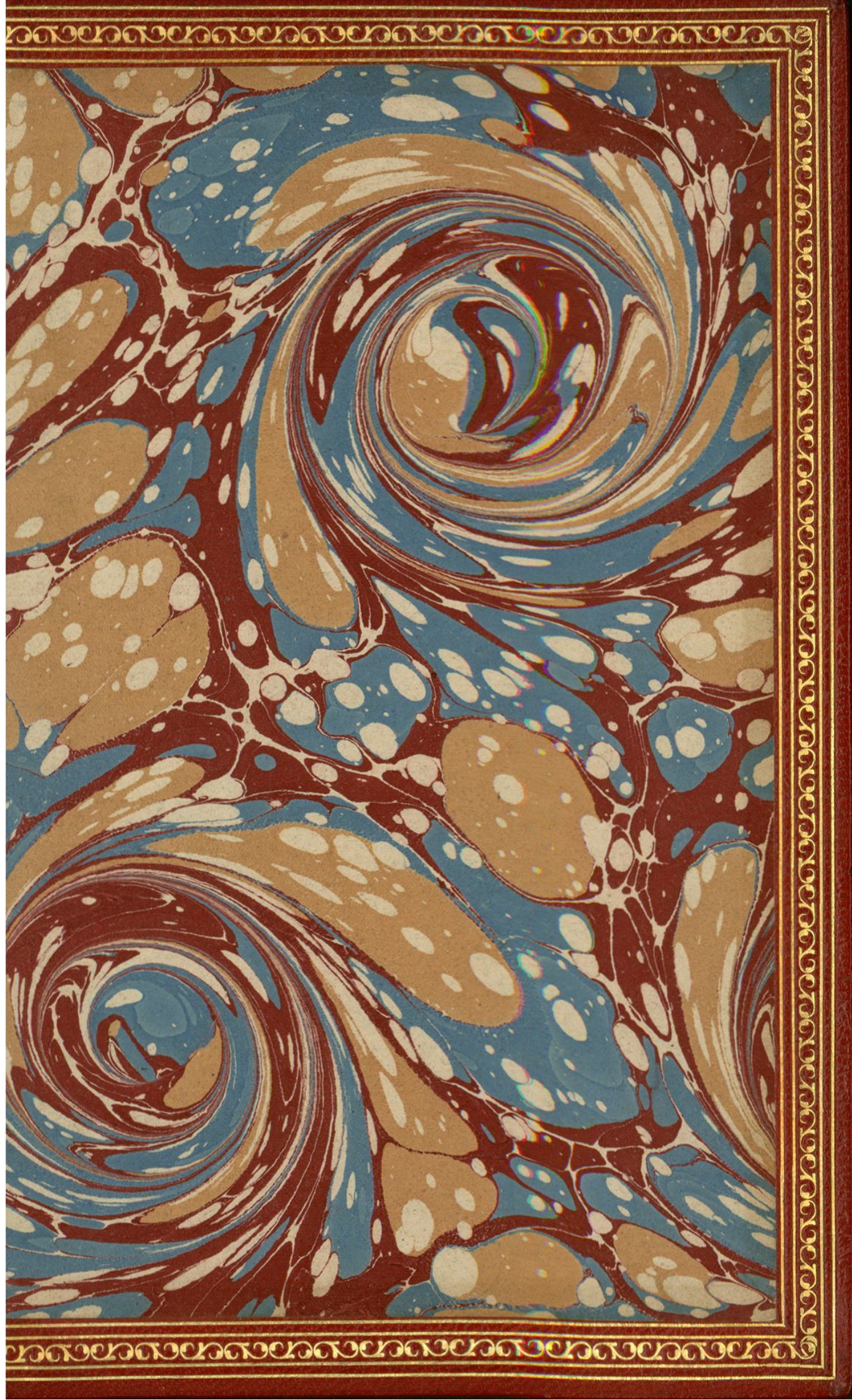


R. ~~III. 36.~~

ra. 283 in 12°

L.F. 10. 1 (2.3.4) 8 I





L'ECCLESIASTE
DE SALOMON,

Paraphrasé en vers François, par
LANCELOT DE CARLES,
Euesque de Riez.

A V E C quelques Sonnets Chrestiens.



A P A R I S,

*Chez Nicolas Edoard, en rue des Porees,
à l'enseigne S. Julien.*

M. D. LXI.

Auec priuilege du Roy.

IR. E. Considérant main-
 teois en moy mesme quel
 moyen ie deurois choisir
 pour vous retenir en ma



resplumbe & resloberant seigneur
 de ie ne me suis voulu contenter de
 vous offrir le service que commune-
 ment vous pouvez faire ceux de ma
 sorte, si auluy ie n'entreprendois de vous
 presenter quelque ouvrage, qui, don-
 nant plaisir à vostre Majesté, luy prast
 leu d'enseignement & d'instruction
 convenable. Pour ceste raison, j'ay de-
 puis peu de iours mis en l'entreprinse
 de l'apostrophe de paraphraser en vers
 François l'Ecclesiaste, œuvre véritable-
 ment difficile à mon insuffisance, tou-
 tes y avoir & s'efforcer en peu de temps
 à rendre beaucoup de peine pour le

AV ROY.



SIRE, Considerant mainte-
tefois en moy mesme quel
moyen ie deurois choisir
pour vous tesmoigner ma
treshumble & tresobeïssante seruitu-
de, ie ne me suis voulu contenter de
vous offrir le seruice que communé-
ment vous peuuent faire ceux de ma
forte, si aussy ie n'entreprenois de vous
presenter quelque ouurage: qui, don-
nant plaisir à vostre Maïesté, luy peust
seruir d'enseignement & d'instruction
conuenable. Pour ceste raison, i'ay de-
puis peu de iours mis fin à l'entreprise,
que i'auois faite de paraphraser en vers
François l'Ecclesiaste, œuvre véritable-
ment difficile à mon insuffisance, toute-
fois vaincu & surmonté en peu de tēps
auecques beaucoup de peine. pour le

E P I S T R E

desir que i'auois de le vous offrir. C'est la concion & sermon d'un des plus grands & riches Roys du monde, à qui D I E V a le plus de party de sa sapience: de sorte, que pour merque & tesmoignage de ce don inestimable de D I E V, il a porté, & portera à iamais le nom de Sage. Vous verrez, S I R E, espandus en ce liure les preceptes de prudence par tout le discours de la vie humaine, conduisant l'homme, cōme par la main à la cōgnoissance & aneantissement de soy mesme, ne trouuant en ce monde rien que vanité: & que tous les biens & grandeurs qui sont souz le Soleil, sont inutiles, sinon d'autāt que D I E V en permet l'vsage bon & moderé à ceux qu'il aime & fauorise. qui recongnoissans de sa paternelle & infinie bonté toutes choses, ne doiuent icy esperer aucune felicité, hors-

mis celle qui prouient de l'amour &
 crainte qu'on luy porte, & de l'obser-
 uance de ses saints commandements.
 Je n'ay point voulu faire vne simple
 translation, pour l'obscurité qui vous
 eust esté trop ennuyeuse & mal-aisée:
 mais i'ay vsé d'une brieue paraphrase,
 declarant le plus naïfement que i'ay
 peu, le sens & l'intention de l'autheur,
 choisissant les vers plustost que la prose,
 pour temperer la seuerité des senten-
 ces avecques la douceur des nom-
 bres: & par quatrains, afin que leur va-
 rieté vous fust plus delectable, & leur
 briefueté plus facile à imprimer en vo-
 stre heureuse memoire. Or S I R E, pu-
 is que D I E V par sa grace vous a si
 amplement pourueu de tous les haults
 & rares dons qu'on doit souhaiter en
 vn ieune Prince: & qu'il ne vous defaut
 sinon ce qui en telle ieunesse se peut

E P I S T R E

mieux esperer qu'acquérir, qui est la
sagesse & sapience: Puis aussy, que on
voyt desia en vostre Maiesté la fleur se
manifeste de la celeste semence, que
DIEU y a mise abondamment: il vous
plaira, SIRE, pour produire en brief
ce tant heureux fruct, vous represen-
ter deuant les yeux de l'entendement,
l'imitation & l'exemple de ce Sage pre-
cepteur: qui par la sapience donnee de
DIEU, fut le plus grãd Roy des Israë-
lites: & demander au Seigneur pareil-
le grace: afin que, comme luy, iouissant
de vostre grandeur, vous la puissiez re-
cognoistre de la diuine bonié, & con-
gnoistre les vanitez, qui acompagnent
les heurs & prosperitez de ceste caduque
vie. Et pource que l'affluence de tous
biens luy fait offenser & oublier son
Createur, se donnant en proye aux vo-
luptez mōdaines, il vous plaise, SIRE

faire vostre profit de sa faulte, pour
 vous en preseruer & garentir: confide-
 rant par luy, l'humaine infirmité, &
 que sans la crainte de D I E V toute
 grandeur & sapience est inutile & vai-
 ne: comme, S I R E, vous pourrez voyr
 par ce discours, s'il vous plaist ouyr vn
 Roy comme parlant à vn Roy, & vn
 treshumble subiet & seruiteur l'offriât
 à son souuerain seigneur & maistre.



Oraison a nostre
SEIGNEUR.

ROY tout-puissant, qui as fait la grandeur

Et l'ornement du celeste edifice,
Aux poissons l'eau, l'air aux oyseaux propice,

Pour nous la terre en son ample rondeur,
Donné au iour la lumiere & splendeur,
A nous la vie & guerison du vice,
Offrant ton fils, le haultain sacrifice,
D'où source prit nostre gloire & grand
heur,

Mon foible esprit aggraué de la chair,
De ton saint feu viuifie & inspire:
Si que ta voye & toy puisse chercher,
Mon cœur penser, & ma bouche te dire,
Ma foy s'esprēdre, & de toy s'aprocher,
Ma voix chāter, & ma plume t'escrire.

L'Eccle-



L'ECCLESIASTE DE SALOMON.

CHAPITRE PREMIER.



EVPLES oyez le
discours & raison
De la prudẽte & royale
oraison,
Par le hault sens du
Prince Israélite,
Fils de David, diuinement escrite.

Tout ce qui est, n'est rien que vanité.
Quel autre fruct, quelle felicité
Peut-on trouuer de son labeur & peine,
Que vanité en ceste vie humaine?

Ceux, qui sur terre à present sont viuans,
Courrent sans cẽsse à la fin de leurs ans.
L'un viẽt au mode, & tout soudain il passe:
Puis promptement un autre prend sa place.

L'ECCLESIASTE

Mais de son lieu la terre point ne part:
Qui immobile & ferme en toute part
Côme un theatre aux humains habitable,
Reçoit les ieux de ceste briefue fable.

En Orient le grand Planete luyt,
Et par son tour au couchant se conduit.
Puis vient renaistre, & sa course premiere
Il suyt, & monstre en tous temps sa lumiere.

Les vents diuers gracieux ou felons,
Or vers Midy, or vers les Aquilons
Sur terre & mer resonants s'abandonnent,
Et sans cesser leurs cercles environnent.

Tous fleuves grās, ou torrêts, ou ruisseaux
De l'Ocean vont retrouver les eaux,
Sans qu'il s'en enfle: & puis deuers leur source
Il les renuoye à l'ancienne course.

On voit le tout mouuoir par l'Vniuers
D'un cours si prompt, admirable & diuers,
Que difficile à l'homme est toute chose:
Car en un poinct iamaïs rien ne repose.

Il peut le temps en parlant consumer:
 Mais il ne peut rien au vray exprimer.
 Et quand ses sens plus assouvir il tente,
 Moins son ouye & sa veüe il contente.

Tout ce qui fut, est encor, & sera:
 Ce qui fut fait, se fait, & se fera.
 Le cours du temps par la vicissitude
 Produit de tout une similitude.

SouZ le Soleil rien nouveau ne se voit.
 Car qui peut dire ou asseurer, que soit
 Aucune chose en ce siecle nouvelle,
 Puis qu'il en fut iadis d'essence telle?

Des faicts passez se pert le souuenir,
 Et se perdra de ceux de l'aduenir.
 Toutes grandeurs de nous fols pourchassees,
 D'oubly seront eternal effacees.

Moy, qui vous presche, & suis Roy de Siõ,
 Et d'Israël reg y la nation,
 Voulü chercher tout ce qui se peut faire
 Souz le couuert de la celeste sphere:

L'ECCLESIASTE

Dieu fait aux cœurs des hōmes receuoir
Ce hault desir de cognoistre & sçauoir:
Pour leur donner souz une honneste cure,
Vn aiguillon plein d'amere poincture.

Plus ie contēple, & vien ouurir mes yeux
Vers les effects qui sont de ssouz les cieux,
Ie voy en tout une vanité folle,
Qui l'homme afflige, & son esprit affolle.

Ce qui venu est en corruption,
Ne reprend plus sa premiere action.
Et si voit-on corrompues & mortes
De tous subiects infinité de sortes.

L'homme peruers ne se peut commander
Tant que de soy il se puisse amander.
Des fols mondains la troupe est infinie:
Qui de leurs cœurs la sagesse ont bannie.

I'ay maintefois à part moy discouru:
Sur tous ie suis le plus grand apparu.
I'ay surmonté en sens & sapience
Tous ceux qui pris en Indee ont naissance.

Ayant mon cœur à science incliné,
Pour mieux sçauoir ie me suis adonné
A voir l'erreur de la gent folle & vaine:
Ou ie n'ay veu qu'affliction & peine.

Qui au sommet de sagesse pretent,
En son esprit maint desplaisir il sent.
Qui adiouster veult science à science,
De mal sur mal il fait l'experience.

CHAP. II.



INSI i'ay dit, M'adonner
ie pretens
Aux ieux & ris, & mon-
dains passe-temps,
Et à iouyr des terrestres richesses:
Ou ie n'ay veu que vanitez expresses.

I'ay dit au rire, En toy n'y a qu'erreur
D'apparent bien, paisçant des gens le cœur.
I'ay dit aussi à la plaisante ioye,
Vaine & faulse est ta deceuante voye.

J'ay proposé de vins delicieux
 Traiter mon corps, & de mets somptueux,
 Et faire encor' en tout le reste esprouue
 Quelle folie ou sagesse on y treuve:

Pour voir en quoy se puisse dignement
 Exerciter l'humain entendement.
 Mais quād ie play à ma chair pour apprédre
 L'esprit ne veult qu'à son office entendre.

Considerant qu'en la solennité
 Des beaux festins n'y a felicité,
 Et que pour table abondante & exquise,
 Estre ne peut certaine ioye acquise.

J'ay maint palais superbe edifié,
 Et mon ouurage en tout magnifié:
 Orné mes champs de mainte utile plante,
 Et mes coustaux d'une vigne excellente.

J'ay decoré mes spacieux vergiers,
 Et mes iardins de tous arbres fructiers.
 J'ay par canaux l'eau viue disposée,
 Afin qu'en fust chascque plante arrosée.

D E S A L O M O N.

I'ay eu de serfs & serues quantité,
Et enfans d'eux plus qu'autre en la cité.
De tout bestail i'ay veu dessus les croupes
Des mōts fertils, paistre mes grandes troupes.

I'ay assemblé mōceaux d'argent & d'or:
Des puissants Roys espuisé le thresor,
Et conquesté plus que les autres Princes,
Le riche auoir des païs & prouinces.

I'ay conuoqué de tout sexe en tous lieux
Le doux accord des chants melodieux.
Des filles i'ay (des humains les delices)
A mon souhait esprouvé les services.

I'ay mon buffet de vases honoré,
Faits de fin or d'ouurage elaboré.
Ceux d'Israël i'ay passé en cheuance,
Toufiours remply de sens & sapience.

Je n'ay voulu refuser à mes yeux
Ce qui de tout leur pouuoit plaire mieux,
N'y à mon cœur la ioye desirée
De la richesse amplement preparée.

Et i'ay pensé qu'ainsi me resicuyr,
 Est le seul fruct dont ie puisse iouyr:
 Et que du soing & du labeur moleste
 Nul autre bien que le plaisir ne reste.

Puis radressant mon sens & mes esprits
 A bien iuger mes œuvres de hault priz,
 Et toute chose au travail de ma vie
 En vain de moy pour mon bien poursuiuie:

I'ay tousiours plus cogneu la vanité
 Compagne en tout de nostre infirmité:
 Et que rien tant icy bas ne s'assure,
 Que longuement il y face demeure.

I'ay de-rechef voulu considerer
 Si ie pouuoy de mes œuvres tirer
 Quelques effects de sapience haulte:
 Mais ie n'y voy qu'affliction & faulte.

Car que peut l'homme à imiter l'auteur
 De l'Vniuers, & des choses facteur,
 Veu qu'egaler ne peut le moindre ouurage
 Formé de Dieu pour l'humain auantage?

DE SALOMON.

*J'ay veu au vray qu'il ne peut par raison
De la folie estre comparaison
A la sagesse, & qu'ainsi en differe
Comme l'obscur de la claire lumiere.*

*Les yeux du sage au front sont biẽ logez;
Ceux du fol sont en tenebres plongez.
Et neantmoins des deux la mort fatale
Se monstre icy naturelle & egale.*

*Lors ce discours s'est à moy presente,
Si pour sauoir ie ne suis exempté
Du mal, qui est à tous fols ordinaire,
Si comme à eux la mort m'est necessaire:*

*Que me sert-il de m'estre abandonné
Au dur traual de l'estude obstiné,
Pour contenter mon ardente pensee
D'une vertu sur toutes auancee?*

*Plus sur ce poinct ie me suis arresté,
Plus r'y congnoy d'erreur & vanité:
Voyant en brief de sagesse & folie
Parcillement la memoire abolie.*

L'ECCLESIASTE

Le temps volant se fait maistre &
vainqueur

Des homes bas, & de ceux de grand cœur.
Le cours des ans sages & fols domine,
Et les conduit à pareille ruine.

Ainsi de dueil ie sens mon cœur saisir,
Ayant de viure un triste desplaisir:
Veu qu'il n'est riē desouz nostre hemisphere
Qui ne soit plein de maux & de misere.

I'ay detesté mon art & mes trauaux,
Et tous mes faicts: veu qu'apres tant de
maux

Ie suis contraint de ma peine & substance
Au successeur laisser la iouyssance:

Et ne sait-on quel esprit il aura:
Si bon & sage, ou si fol il sera.
Si prendra-il le doux fruit de ma peine.
Est-il au monde une chose plus vaine?

Ainsi ie vien mon esprit retirer
D'un soing si grand, pour ne plus endurer

*Le dur travail de curieux estude,
Dont me souloit louer la multitude:*

*Puis qu'à loisir maintefois il aduient,
Que du labeur du sage il s'entretient:
Et qu'il iouist du fruit de sa science,
Ce qui est vain & plein d'impatience.*

*Car à celuy qui ne travaille en rien,
Vient le plaisir du desirable bien:
Et à celuy qui sans cesse travaille,
Ne reste bien ny plaisir qui luy vaille.*

*Qui se paissant de soucieux ennuis,
Les iours entiers & les entieres nuicts,
Sans nul repos consume sa pauvre ame.
N'est-ce folie, & mal digne de blasme?*

*Meilleur il est de iouyr à propos
Avec paisible & gracieux repos,
Des biens offers par la bonté celeste,
Qui en tout temps à moy se manifeste.*

*Qui a esté onques à moy pareil
En somptueux & Royal appareil?*

L'ECCLESIASTE

Qui a vescu comme moy en desspense
De beaux festins, & superbe affluence?

A ceux que Dieu a esleuz pour amis,
Le bon usage il a des biens permis,
En les faisant iouyr en allegresse
De leur avoir & acquise richesse.

Mais les mauuais il fait viure en douleur
Accumulants plusieurs biens de valeur,
Pour en laisser aux successeurs la proye,
Et follement se priuier de la ioye.

CHAP. III.

TOVT vient au tēps: chasque chose
à son tour

Viēt icy bas faire un peu de seiour:
Et de son lieu comprise & son espace
Diuersement l'une apres l'autre passe.

Du naistre vient & viure la saison:
La mort apres visite la maison,
Or' à la terre est la plante donnee,
Qui en son temps en est deracinee.

Les bons fruitiers nourris avecques soing
 Seront coupez auenant le besoing.
 Les grāds maisons à noz despēs construites,
 Seront apres par nous mesmes destruites.

Nous trouuons bon aucunefois le pleur:
 Par fois le rire esiouist nostre cœur:
 Par fois nous plaist la voix triste & dolente:
 Par fois la danse & le chant nous contente.

Nous espondons les pierres tout expres
 Pour les reduire en monceaux puis apres:
 Or' est le temps d'auoir à soy unie,
 Or' d'esloigner sa chere compagnie.

On se delecte en un temps d'acquérir,
 Pour voir apres ses beaux acquests perir.
 Ores on veult à conseruer entendre:
 Ores on veult consumer & despendre.

Soigneusement l'ouurage nous cousons,
 Que de noz mains apres nous deffaisons.
 Or' est le temps de garder le silence,
 Or' est le temps de dire ce qu'on pense.

L'ECCLESIASTE

*Vn temps d'aymer, un temps est de hayr:
De faire guerre, & de guerre fuyr:
De rompre paix, & d'un nœud amiable
Chercher concorde à tous cœurs desirable.*

*D'un tel estat muable & incertain
Se pourroit l'homme asseurer d'aucun gaing?
Ainsi Dieu veult par affliction dure
Exerciter des humains la nature.*

*Tout ce qui est par le Seigneur formé
Doit profitable & bon estre estime.
Mais toute chose, ou vulgaire, ou exquise,
A l'examen de l'homme il a souzmise.*

*Qui toutefois ne penetre au dessein
Clos & celé dans le celeste sein:
Ny des effects n'acquiert l'intelligence
De la diuine & haute Prouidence.*

*Parquoy i'ay veu qu'il ne peut aduenir
A l'homme mieux, qu'en ayse se tenir,
Et en sa vie à soy mesme bien faire,
Pour à son cœur & desir satisfaire.*

DE SALOMON.

Et si quelqu'un peut auoir ce bon-heur
De receuoir le fruit de son labeur,
Et de iouyr du bien apres la peine,
C'est du hault Dieu la bonté souveraine.

Tout ce qui est, le Createur l'a fait,
Pour estre tel, & tant comme il luy plait.
Son vueil en tout est la reigle asseuree,
Ou du beaucoup ou du peu de duree.

Et si ne peult aucun rien adiouster,
Ny rien aussi par sa prudence oster
Des faits produits par la grandeur diuine,
A fin que l'homme à son honneur s'encline.

Ce qui fut est, & qu'encor retourné
On le verra, il fut preordonné.
Dieu en son temps au monde represente
De toute chose vne forme apparente.

Pour plus de mal, au lieu de l'equite
I'ay veu regner l'inique impieté,
Et commander au siege de Iustice
L'homme meschant & couuert de tout vice.

L'ECCLESIASTE

I'ay lors pensé que le Dieu iuste & droi
Iuge du bon & du mauuais seroit:
Et sa sentence on orra prononcee
De chacun faict & de chasque pensee.

Dont il permet que pour ne s'esleuer,
L'homme si bas se vienne humilier,
Qu'en son viuant semblable il se repoute
A une fiere & inhumaine brute.

Presque de sens ayant comparaison
En s'affligeant l'un l'autre sans raison
L'un cōme l'autre, & d'une force mesme
Viēt par nature au point de l'heure extrême.

L'ame leur donne vn pareil mouuement
D'esprit vital, & pareil sentiment,
Sans qu'en ce l'homme ayt aucun auantage
Dessus la beste, en ce commun passage.

Le tout est vain, tout subiect composé
De retourner en terre est disposé
D'ou il sortit: & toute chose rentre
Souz le Soleil, vers son naturel centre.

Qui

*Qui est celuy, qui peut par son sçauoir
Du vray chemin la congnoissance auoir,
Qu'une ame prend lors q par mort deffaite
Du corps caduc est la masse imparfaite:*

*Si l'ame humaine est esleuee en haut,
Et la brutale avec le corps defaut,
Si bien ou mal vient apres que partie
S'en est de nous la meilleure partie?*

*Dont ie me suis reduit en ce propos
N'estre rien mieux ny de plus de repos,
Que prẽdre tout en part bõne & humaine,
Et recueillir le doux fruct de sa peine.*

CHAP. IIII.



*ON pensement i'ay ailleurs di-
uerty,*

*Pour voir les maulx & l'inique
party*

*Ou sont conduits les hommes miserables
Pressez de tords & griefs innumerables.*

L'ECCLESIASTE

I'ay veu leur pleur, & ouy leurs laments,
Sans voir aucun consolant leurs torments:
Et moins encor qui empeschast l'iniure
Que leur faisoit la violence dure.

Quoy contēplant à part moy i'ay pensé
Plus heureux ceux qui le monde ont laissé,
Que les vivants pleins de triste amertume,
Dont leur esprit se ronge & se consume.

Mais ie repete estre mieux fortunez
Ceux, qui de femme encore ne sont neZ,
Ne voyant point le mal qui regne au mode,
Avec misere & douleur si profonde.

Des hommes i'ay par long usage appris
Qu'à trauailler ilZ mettent leurs esprits,
Afin qu'en soit leur richesse augmentee,
Et du voysin la maison tormentee.

Qui n'est qu'un vain & excessif labeur
Remply de soing, qui afflige le cœur:
Comme i'ay veu les autres, au contraire,
Plier leurs mains demeurants sans riē faire.

Qui se iettants à l'autre extremité
De la follie, en infelicité
Passent leurs iours vaincus de l'indigence
Que leur acquiert l'oysive negligence:

Et prisent plus un bien peu sans sueur,
En supportant leur misere & langueur,
Que de se voyr avec soigneuse peine
De riches biēs l'une & l'autre main pleine.

Puis i'ay les yeux de mon esprit ouverts
En autre part: où se sont descouverts
Les fols moyens d'une vaine entreprise,
Qui griesuement quelques uns tyrannise.

Car se trouuāts tous seuls, & despourueuz
D'amy, d'enfans, de cousins & neueuz,
Sans aucun nœud d'affinité prochaine,
Pour heriter à leur ample domaine,

Vont s'affligeāt tous les iours & les nuicts,
Sans mettre fin à leurs tristes ennuys:
Comme si d'eux & leur sollicitude
Viure deuoit une grand' multitude.

Nul gaing, nul or, nulle possession
 Peut assouvir leur chiche affection.
 Vn seul moment la peine ils ne retardent,
 Ny à leur bien ny à eux ne regardent:

Pour dire ainsi, en sens mieux aduise:
 Pour qui s'est tant nostre cœur abusé,
 De se priuier de sa ioye & son aise
 Sans onq iouyr de chose qui luy plaise?

Fault-il les biens iamaïs tant estimer,
 Qu'on ne se doyme encore plus aymen,
 Et moins cherir l'incongneu que soy mesme?
 O vanité, ô passion extrême!

Il vault d'oq mieux pour viure avec plaisir,
 Vn compagnon fidele se choysir,
 En se rendant l'un a l'autre propice,
 Par conuenable & mutuel office.

Si l'un d'eux choyt, l'autre prompt & humain
 Vient au secours, & luy preste la main.
 Malheureux est le seul, qui n'a l'adresse
 D'aucun amy qui sa cheute redresse.

Qui l'accompagne & garde qu'à la nuit
 L'aspre froidure, & l'hyuer ne luy nuit,
 Le defendant de tous maux & affaires,
 Ou sont reduits les hommes solitaires.

Si le tiers vient l'un des deux trauailler,
 Seul contre deux il luy faut batailler.
 De trois cordons la corde renforcee
 Se peut moins rompre, & moins estre offensee.

Tant utile est la sagesse aux viuants,
 Que pl^s i'estime un homme aux premiers ans
 Pauvre & prudent, qu'un roy fol en vieil âge
 Qui pour conseil ne change de courage.

Car de la chesne & prisons il aduient
 Que l'homme sort, & au regne parvient:
 Et que l'yssu de royale hauteſſe,
 De pauvreté esprouue la detresse.

Comme plusieurs ont suyuy le vieux Roy,
 Apres le ieune ainsi plusieurs ie voy:
 Chacun le suy, le presse & le talonne,
 Pour le prochain espoir de sa couronne.

L'ECCLESIASTE

Mais comme griefleur fut & malaisé
L'ancien Roy, qui or' est mesprisé,
Ny plus ny moins dure l'obeissance
Il trouueront souz la ieune puissance.

En ceste ardente & folle ambition
Que se voyt-il hors mis affliction,
Trauail desprit avec melancholie,
Et vanité compagne de folie?

Pren' garde à toy entrant en la maison
Du seigneur Dieu, pour luy faire oraison:
Car il oyt tout, & sa vertu hautaine
T'assistera inuisible & prochaine.

Par sens humain ne profere tes dictz,
Comme les fols suyuant leurs appetits.
Dieu a des bons la priere agreable,
Plus que des fols la victime honorable.



*V*ne te doys pröptement auancer
 Pour tes propos deuät dieu pronöcer
 Qui est au ciel, & voyt ce q̄ lö serre,
 Dedans le cœur, & ce qu'on dit sur terre.

Cöme le soing qu'ont sur iour les humains
 Produit souuent de nuict les songes vains,
 Si par trop longue aussi est la parole,
 Elle rendra l'oraison vaine & folle.

Si au seigneur par vœu tu te souz mets,
 Aquite-toy de ce que tu promets:
 Car Dieu ayant ta promesse receuë,
 En requerra la veritable yssue.

Rends donc tes vœuz, ou prie sans vouër:
 Dieu ne reçoit & ne veult aduouër
 Des indiscrets l'oraison temeraire,
 Offrantz leurs vœuz sans apres satisfaire.

Garde-toy bien que ton caquet legier
 Ne t'envelope, & te mette en dangier
 D'irriter Dieu. l'Ange voit ton offense,
 Et plus que toy odieuse il la pense.

Par trop parler à grand peine tu sçais
 Ce que tu dis, & moins ce que tu fais,
 Qui tant desplaist à Dieu que ta priere
 Et tous tes faicts seront mis en arriere.

Les longs discours & le long disputer,
 Vains parraison se doiuent reputer:
 Côme tousiours on voyt en plusieurs songes
 Les vanitéz remplies de mensonges.

Dont reuerer il te fault en tout lieu
 La maiesté du hault souverain Dieu:
 Luy remettant, & à sa prouidence,
 Ce qui default à l'humaine prudence.

Et si tu voys le pauvre estre oppressé
 Par le plus riche, & le droict renuersé,
 Il ne conuient en auoyr grand merueille,
 Puis que sur eux le superieur veille.

Et sur cestuy un autre encor plus haut
 Vient reparer leur iniuste defaut:
 Comme sur tout de Dieu la bonté haute
 Tout bien esliene, & punist toute faute:
 Pauvre

Pauvre celuy ne doit estre tenu,
 A qui le champ fertile est auenu,
 Pouuāt nourrir du fruiēt qu'il fait renaistre
 Suffisamment le labeur de son maistre.

Le mieux qui peult de la terre sortir,
 C'est aux humains le viure departir:
 Et qui l'ayant à propos s'en contente,
 Il vainq des Roys la richesse excellente.

Mais l'homme auare & amy de l'argēt,
 Estre ne peult que tousiours indigent:
 Ny pour les biens presens, son desir chiche
 De l'auenir, ne le laisse estre riche.

Ce qui est vain: & plus en la maison
 Y a d'auoir & cheuance à foison,
 Plus de mangeurs y sont les troupes grandes
 Prenants leur part des biens & des viādes.

Quel auantage a doncques un seigneur
 Sinon de voyr iouissants de son heur
 Les conuiez & seruants domestiques,
 Ou voyr sās fruiēt ses thresors magnifiques?

L'ECCLESIASTE

Qui le dormir aysé ne reçoit pas,
Oysif & plein des somptueux repas,
Comme celuy qui bien mange & traualle,
Ne craint de nuict que le somme luy faille.

Vn autre mal i'ay veu desouz les cieux
Entre tous mauix triste & pernicieux,
Que la richesse & biens où l'on domine,
Au possesseur apportent la ruine.

Ces chers thresors i'ay veu fondre & perir
Sans onq pouuoir leur maistre secourir:
Dont il est plein d'affliction moleste:
Car rien aux siens ny à luy plus ne reste.

Côme du ventre au mōde ils sont venus,
Ils tourneront en la terre tous nuds:
Sans qu'avec eux porter leur soit loysible
Le moindre fruiet de traual si penible.

Et quād ce mal sans plus leur auiedroit,
Grief il se doit estimer à bon droit:
Que leur allee en la mesme maniere
Soit comme fut leur venue premiere.

*Que sert il donq mal sur mal assembler,
Puis que l'on voyt avec les vents voler
Les durs traux de l'ennuyeuse vie,
Pleine de soing, de cholere & d'enuie?*

*Meilleur il est au miserable cours
De noz briefs ans donner quelque secours,
En receuant paisible iouissance
Des biens offerts par la haute puissance:*

*Laisser tout vain & soucieux desir,
Donner au corps ses repas en plaisir:
C'est ce que peult l'homme viuant sur terre
Des biens caducs, souz le Soleil, acquerre.*

*Quand Dieu ne veult aux homes refuser
Possessions & vouloir d'en user
Modérément pour esioir leur face,
C'est un hault don de sa diuine grace.*

*Qui fait les maulx de la vie oublier,
Pour de leur cœur l'ayse multiplier,
Et les conduit pendant ce cours fragile
A une ioye agreable & tranquile.*

L'ECCLESIASTE

CHAP. VI.



*VCVN S y a qui comblez de
tous biens,*

*De champs, palais & thresors ter-
riens,*

*Pleins de faueur & de louange exquise
Ont tout les heurs q̃ plus õ cherche & prise*

*Dieu toutefois la grace ne leur fait
Qu'ilz vueillēt riē pour eux mettre en effet
Ny que chercher les moyens il leur plaise
De pouuoir prendre un repas à leur aise.*

*Qui est de soy, soy mesme se vanger
Pour faire grace & bien à l'estranger,
O cas estrange, & miserable espece
De vanité & de folie expresse!*

*Quand un seroit pere de cent enfans
Et qu'il se vist, iusques aux derniers ans,
Seigneur de telle & si ample richesse,
Sans en donner à son cœur alegresse:*

DE SALOMON.

Si que celuy qui se trouue heritier
De sa cheuance & patrimoine entier,
Après sa mort n'eust le soing ny la cure
De luy donner honnestes sepulture:

Moins ie le dy heureux qu'un auorté
Jusqu'à un temps par la mere porté
Pour en sortir priué de la lumiere
Du clair Soleil, aux bien nez coustumiere:

Qui est passé sans nom & iugement,
Sans esprouuer du monde aucun torment,
Et n'a senty le miserable vice
De l'importune & ardente auarice.

Quel fruit reste-il à l'homme ayāt vaincu
Longs cours de temps, quād il auroit vescu
Par deux mille ans plongé en l'abondance,
S'il n'a gousté sinon la defaillance?

Il prendra fin & tous ses ans aussi,
Son vain labeur, & son triste soucy.
Souz le Soleil il n'est chose si ferme
Qui à la fin ne vienne au commun terme.

L'ECCLESIASTE

De ses labeurs on se doit contenter,
Si à propos l'on s'en peult substantier:
Qui est facile à l'homme raisonnable:
Mais le desir est trop insatiable.

Le fol, le sage auront un egal pris,
De tout le soing que pour viure ilz ont pris.
Moins n'a le pauvre en sa basse pratique
Que l'homme riche en estat magnifique.

Mais, diras-tu, il vault mieux voir present
Soy cher thresor, qu'attēdre un gaing absent,
D'un iour à l'autre, avec sollicitude,
Par le moyen d'industriex estude.

Certes tu faux, car contempler & voyr
L'or assemblé en ton secret manoyr,
N'est qu'une vaine & nuisante estincelle
Qui tousiours plus tes playes renouvelle.

Pour mesme cause & pour mesme raison
Que ce qui fut en l'antique saison,
Auoit receu au parauant son estre,
Par le dessein du hault souuerain maistre.

DE SALOMON.

De l'homme aussi, auant que d'estre né,
Le nom au ciel estoit preordonné
Et son estat, qui faire resistance
Ne peult au vueil de la diuine essence.

Et rien ne vault de paroles user
Pour du hault Dieu les œuvres accuser:
Car contre luy s'efforcer de contendre,
Ce n'est qu'en vain tous ses efforts despēdre.

CHAP. VII.

D'VN cœur content tout ce qui
nous auient

Du vueil celeste, accepter il conuiēt.
Nul ne congnoit, en ceste course brieue,
Ce qui profite ou ce qui plus nous grieue.

Dieu nous a fait noz transitoires ans
Vains, cōme vne ombre, & peu apparoiſſāz:
Et nul ne peult en son viuant congnoistre
Ce qui de nous apres la mort doit estre.

L'ECCLESIASTE

Le nom hōneſte, apres la mort, vaut mie^{ux}
Que nulle odeur des onguents precie^{ux}:
Meilleur le iour est de la departance
Que n'est celuy de l'humaine naiſſance.

Meilleur il est d'aller aux lieux de ple^{ur},
Où du treſpas se monſtre la douleur,
Qu'aux beaux festins, en plaisante ly^{esse},
Des cas mortels eniter la tristesse.

Car des festins rester il ne peult rien
Qui cause soit de veritable bien:
De l'autre, l'homme apprend sa fin fut^{ure},
S'esment, & voyt le brief cours de na^ture.

Ainsi le sage habite en la mai^{son}
Où est du pleur la dolente saison:
Le cœur du fol aux maisons se cont^{ente}
Où les conuis & plaisirs on frequ^{ente}.

Mieux vault tristesse, avec seuerité,
Qu'un ris plaisant avecques gayeté:
Car un seuer & attristé visage
Poingt, & conuie au debuoir le cour^{age}.

Plus

DE SALOMON.

Plus heureux est qui oyt paciement
De l'homme sage un aigre chastiment,
Que n'est celuy qui volontiers escoute
Le chant des folz, & les sages deboute.

Quel, souz le pot, quand le disner se cuyt,
Est dans le feu de la paille le bruyt:
Telle est des folz l'indiscrete risée
D'un vain plaisir seulement composee.

Et cependant, n'est hors de vanité
Le parler rude avecques gravité,
Quand l'homme sage armé de vehemence
Blasme & reprend d'un autre l'insolence.

Car les mauuais, alors qu'ils sont repris
D'estre oppresseurs, ilz mettent leurs esprits
A ruiner celuy qui les chastie
Plein d'un bon cœur, de sens, & modestie.

Dont meilleur est de tout l'acheuement
Que le dessein ny le commencement:
Et l'homme coy en patience sage,
Que qui reprend en trop libre langage.

L' E C C L E S I A S T E

Ne permets point que se loge en ton cœur
D'un prompt courroux la nuisante fureur.
Comme estourdis & folz on vitupere
Les gens subiectz à soudaine colere.

Et te sentant de la vie ennuyé,
Pour le grief mal que t'a Dieu enuoyé,
Tu ne diras, demandant en toy mesme,
Pourquoy m'aduieni un travail si extrême?

Pour quelle cause est nostre âge comblé
De tant d'ennuys, & d'accidens troublé,
Veu qu'on voyoit en la saison antique
Fleurir le monde heureux & pacifique?

Tel demander, est le signe euidant
D'un esprit vain & d'un hōme imprudent:
Ainsi iadis & en semblable mode
Fut, cōme or' est, mainte chose incommode.

Pendāt le temps qu'icy bas nous voyons
Du haut Soleil les reluyfants rayons,
Plus utile est aux humains sapience
Auec les biens, qu'auecques l'indigence.

DE SALOMON.

Les biens sont bons cōme propres outils,
De la sagesse, & instruments utiles,
Luy ministrans, ainsi qu'à la maistresse,
Des prompts effects les moyēs & l'adresse.

Mais sapience & le bien de l'esprit
De Dieu transmis en nul temps ne perit,
Et conduit l'ame hors de son corps raue
A une heureuse & immortelle vie.

Haulse les yeux de ton entendement
Vers tous les faictz produictz diuinement,
Et tu verras, que bien qu'on s'esuertue,
Ce que Dieu pert, nulli ne restitue.

Pren donq en gré le bien qui s'offre à toy,
Portant le mal en patience, & croy
Que le Saulueur, clement & sage pere,
Après le mal donne le bien prospere.

Mais par son tour il veult tout enuoyer
Diuersement, pour noz cœurs desuoyer
Du vain espoir de ceste vie humaine,
N'y pouuant voyr chose aucune certaine.

L'ECCLESIASTE

*J'ay veu au cours de nostre vanité
Vne, sur tout, grande infelicité:
Estre ruine au iuste sa Iustice,
Et viure heureux le meschant en son vice.*

*Ne soys donq point, par un desir ardent,
Iuste par trop, ny trop sage & prudent,
Puis que Iustice & sagesse excessiue
L'homme par foys du viure & des biens priue.*

*Ne soys aussy homme viuant sans loy,
Fol, esuenté, tout soumettant à toy:
Le plus du temps telle gent viciueuse
Prend vne fin terrible & malheureuse.*

*Pour telz dangiers euiters seurement,
Ficher tu dois en ton entendement,
Et engraue en ta ferme memoyre
Qu'il faut vn dieu crãdre, honorer, & croire*

*Et qui son cœur vient à luy conuertir,
De tous perilz il se peult garentir:
Le seur rempard de sa diuine grace
Rompt tous assaux, & toute force efface.*

DE SALOMON.

Quand sapience à l'homme ne défaut,
Tant le support des dix premiers ne vaut
En la cité, mais il n'est qui tant vaille,
Pour bon qu'il soyt, que par foys il ne faille.

Ne preste donq ton oreille aux flatteurs,
Pourn'ouyr point de tes bons seruiteurs
Qu'esmeuZ, par foys, d'impacience & d'ire
Ilz aynt ausé encontre toy mesdire.

Car si auray tu veu de toy inger,
Tu trouueras que par courroux leger,
Ou par enuie enuers autruy conceüe,
Pareille iniure est de ta bouche issue.

Tout essayant par prudence & raison,
I'ay fait du bien au mal comparaison:
Et r'ay appris la sagesse excellente,
Mais mon esprit pourtant ne se contente.

Trop desireux d'un celeste sauoyr,
Haut s'esleuant sur tout humain pouuoyr:
Dont sapience, en si haulte entreprise,
S'en fuyt de moy, me laisse & me desprise.

L'ECCLESIASTE

N'est ce trop folle & grand' presumption,
Vouloir atteindre à l'apprehension
Des faictz diuins, & cuyder par science
Voyr les secretz de l'infinie essence?

Par quel conseil Dieu a fait l'Vniuers
Tant enbelly par ouurages diuers,
Comme le tout il maintiët & conserue,
C'est vn sauoyr qu'à soy seul il reserue.

Reprenant donq mes espritz & mes sens
D'un trop haut vol au plus bas ie descendz,
Et me retire à l'humaine doctrine
Où le discours & la raison domine.

Pour voyr l'abus, l'erreur, l'impieté
Ou follement s'est maint homme ietté,
Et discourir la furieuse rage
Qui porte au monde vn excessif dommage.

I'ay apperceu & trouué que la mort
N'est si amere & n'afflige si fort
Que faict la femme en beauté gracieuse,
Mais, plus que l'art des veneurs, d'agereuse.

DE SALOMON.

Son cœur semblable est aux deceuantz retz:
Ses mains ne sont que des liens secretz:
Ses pensemens une fine malice,
Le tout couuert d'un honneste artifice.

Ses yeux appastz, ses propos hameçons:
Un fiel amer sont ses doulces chansons.
Qui s'en deliure, est à Dieu agreable:
Qui pris y reste, est pecheur miserable.

Iusqu'à ce iour i'ay mon sens employé,
Et de l'esprit le pouuoyr desployé
Pour comparer des femmes l'exercice,
L'art, & les mœurs, à leur requis office:

A fin de voyr si une on peult trouuer
Qu'on doine au vray pour prudente louer:
Mais mon dessein & ma peine importune
Est sans effect & sans issue aucune.

Je n'ay cogneu, de mille hommes, sinon
Un qui par droict puisse porter le nom
De supportable: & femme n'ay trouuee
Qui de ce don encores soyt douee.

L'ECCLESIASTE

Par mon discours i'ay seulement compris
Que l'Eternel, d'amour parfaicte espris,
Feit l'homme bon, à sa forme & figure,
Le crea simple & de droite nature:

Mais que le Pere & sa posterité,
Contrarians à leur felicité,
Par folle estude ont trouué mainte voye
Qui du chemin droiturier nous desuoye.

CHAP. VIII.



L n'est aucun, pour bien qu'il soit
vestu
De l'ornemēt de toute autre vertu,
Qui esgaler se puisse à l'excellence
De l'homme plein de sens & sapience,

Qui peult donner les certains iugementz
De tous effectz & tous euenementz.
Sagesse rend agreable sa face
Et la rigueur de cruauté dechasse.

Mais

DE SALOMON.

Mais ie conseille au sage, regarder
Ce que le Roy luy vouldra commander,
Et accomplir la chose qu'asseuree
Il a expres & deuant Dieu iuree.

Toy comme fol & d'esprit despourueu,
N'espere point & ne pense, pourueu
Que t'esloigner puisses de son visage,
Estre pourtant quitte de ton dommage:

Perseuerant en ton mal obstiné,
Pour rendre encor le Roy plus indigné,
Qu pres & loing verra executee
La volonté en son cœur arrestee:

Car en tout lieu, soit-il proche ou lointain,
Où va du Roy le mandement certain,
Là est aussi la puissance mandee,
Pour mettre à fin la chose commandee:

Et qui ne veult se commettre au danger,
Qu'il ne refuse au deuoir se ranger:
Qu'il ne differe, & demander il n'ause
Du mandement la raison ny la cause.

L'ECCLESIASTE

Celuy pourra le dommage fuir,
Qui humble veult au precepte obeïr.
Le sage voyt de la faulte & malice
Venir la peine & le temps du supplice.

Dieu a le temps & le poinct ordonné
Qu'à tout sera son iugement donné,
Et ce pendant infinies trauerses
Nous receuons d'afflictions diuerses.

Ny par son sens, aucun pour l'auenir
Ne peult sauoir ce qu'il doit deuenir:
Ny n'est aucun de nature mortelle
Qui les futurs accidents nous reuele:

Et les sachant, qui pourroit s'asseurer
Q'aucun profit luy en peult demeurer?
Il n'est puissance en nul homme assez forte
Pour contenir son esprit qu'il ne sorie.

Contre la mort nul industrieux art
Ne peult valoir, ny force, ny rempart.
Espoir n'y a d'eschapper de la guerre
Qui tous humains mortellement enserre:

DE SALOMON.

Nyle mespris de iuste autorité,
Nyla fureur de toute impieté,
Ne trouueront moyen de deliurance,
Au dur combat contre telle puissance.

I'ay diligent pris garde & obserué
Le cours du temps, que le moindre greué
Est par le grand, & qu'en peine & martyre
Il est contraint d'endurer son empire.

Ainsi i'ay veu les cruelz oppresseurs
D'heur & de biens demeurer possesseurs,
Et conseruer, iusqu'à la sepulture,
Les amples dons du sort & de nature:

Et apres mort, comme encor' triomphans,
Resusciter en leurs heureux enfans:
Qui au lieu saint cōuersoient pleins de gloire
Parmy les gens d'honorable memoire:

Et, au rebours, les bons pleins d'equité
Estre en mespris vers ceux de la cité.
Mais ce discours & pensèe est remplie
De vanité & d'expresse folie.

L'ECCLESIASTE

Car pour autant que la punition
Ne suit soudain la meschante action,
Les folz mōdains font maite faute, & maite
Iniquité, assurez & sans crainte.

Mais bien qu'il semble, apres plusieurs
messaictz,
Qu'il vienne aux vns plusieurs heureux
effectz,
Je sçay qu'à l'hōme il n'auient rien prospere
Qui ne craint Dieu, & qui ne le reuere.

Ce qui au monde est un bien apparent,
L'homme infidelle en rien heureux ne rend:
Sa vie longue & sa superbe audace
En un instant comme une ombre se passe.

I'ay veu encor' une autre vanité,
Que l'homme iuste & qui a merite'
Biens & honneur, reçoit dommage & hōte,
Et le meschant au plus hault degré monte:

Qui est un mal ennuyeux à souffrir
Entre tous ceux qui se viennent offrir

DE SALOMON.

Aux cœurs humains. dōt celuy, ce me semble,
Fait mieux qui plus d'aise en l'esprit assēble:

Qui se nourrist & traite doucement,
Et de ses biens reçoit contentement:
C'est ce qu'il prend du travail des annees
Que Dieu luy a souz le soleil donnees.

I'ay tellement employé mes espritz
Pour voyr le fond de l'estude entrepris
De Sapience, & pour au vray congnoistre
Tout ce qui peult (nous viuās) icy naistre,

Que, pour le soing qui me venoit saisir,
Ny nuict ny iour ie n'ay pris le loysir
De me donner un repos desirable,
Ny à mes yeux un sommeil agreable:

Mais plus ie dresse aux œures mō discours
Que dieu a faitz, & qu'il fait tous les iours,
Les varians par vertu non-pareille:
Moins i'y entend, & plus ie m'esmerueille.

Et contraint suis par raison confesser
Qu'à telz secretz nul ne se peult haulser:

L'ECCLESIASTE

Et pour sauoir de dieu le moindre ouurage,
En vain labeure & s'afflige le sage.

CHAP. IX.

I'AY veu, cherchant, soigneux de
toutes parts,
Que l'homme iuste & le sage, &
ses arts,
Ses actions, & œuvres plus parfaites
Sont au pouuoir du Createur subiettes.

Et nul ne sçait si loué ou blasmé,
Ny s'il sera ou hay ou aymé:
Nul ne comprend & ne voit telles choses,
Qui aux mortelz sont secrettes & closes.

On voit le bon & le mauuais ausy
De froide mort egalement transi:
Et n'y a rien souz la celeste chappe
Qui de ce coup finalement eschappe.

Moins à la mort n'est subiet l'innocent,
Que qui coupable & criminel se sent:
Ny le deuot offrant maint sacrifice,
Que qui de Dieu mesprise le seruice.

DE SALOMON.

Plus ne sera le periure exempté
Du dernier traict de la neceſſité,
Que qui craignāt au Seigneur faire offense,
Ne iure en rien contre ſa conſcience.

O que terrible au monde eſt cet arreſt,
Qu'à tous egal ſoit le mortel appreſt,
Et ce pendāt que des humains la vie
Juſqu'au tombeau ſoit de maux pourſuyue!

Dessus le mort le viuant a un poinct,
Qu'apres la vie eſperance on n'a point
D'amandement de ſon vice & meſchance,
Et le viuant eſt en quelque eſperance.

Mieux vault le chiē de vie encor' veſtu,
Que le Lion par la mort abbatu.
Viuant plus la petiteſſe on priſe
Que par la mort vne grandeur ſurpriſe.

Le vif voyant qu'il luy conuient mourir
Peult ſes défauts aucunement guerir:
Le decedé n'a le pouuoir d'entendre
Aucun moyen pour amendé ſe rendre.

L'ECCLESIASTE

Les mortz ne sont en ce mode en nul **pris**:
Leur nom est tost de tenebres surpris:
Leurs faits, leurs dits & toute leur **histoire**
Se trouue en brief bannie de memoire.

Ilz sont d'amis & d'ennemis priuez
Qu'en leur viuant ilz auoient esprouuez.
L'amour, la haine & les tristes enuies
Avec leur mort sont mortes & rauies.

Ilz n'ont plus part en la societé
Ny au secours de la communauté
Des biens que peult ce bas monde **produire**
Où du Soleil on voit la clarté luyre.

Or puis que Dieu a receu tes **souhairs**,
Et ia luy sont agreables tes faicts,
Pren tes repas usant de ta richesse,
Et luy ren' grace en toute aise & liesse.

Pendant le cours de tes fragiles ans,
Tes habitz soient honnestes & luyfans:
Moyte ton chef de liqueur precieuse
Pleine d'odeur suauue & gracieuse.

De **tout**

De tout le temps qu'icy sejour tu fais,
 Recree-toy, & soulage le faix
 Des tristes maux en ceste vie humaine
 De vanité & d'affliction pleine.

Pren le secours de l'honneste plaisir
 Avec ta femme, & repais ton desir
 En son aimée & chaste compagnie
 Avecques toy fidelement unie.

De ton labeur, si ennuyeux & vain
 Il ne te peult demeurer autre gain,
 C'est le seul fruct & le seul avantage,
 Que tu reçois du soing de ton ouvrage.

Si d'un affaire occasion survient,
 Fay hardiment ce que faire il convient:
 Le differer, rend ton attente vaine,
 Et sans effect au sepulchre te mene,

Où l'on ne peult des humains accidens
 Trouver conseils utiles ny prudens,
 Ny l'avenir prevoir par providence,
 Ny au passé pourvoir par sapience.

L' ECCLÉSIASTE

Examinant les inconstans essaiZ,
De tous humains souz les celestes rayz,
Le n'ay point veu qu'à despecher la voye
Les plus legiers à la course, on employe,

Ny les plus prompts & robustes de corps,
A desmeler les belliqueux efforts:
Et si i'ay veu l'homme plein de sagesse,
De pauvreté esprouver la detresse:

L'industrieux n'auoir commodité
D'aucun remede à sa necessité:
Et la vertu par œures fleurissante
Se voyr apres sans priz, & languissante.

Le temps, le cas, le sort, à tous ie voy
Donner egale & necessaire loy:
Et bien qu'ils soient esprouuez & habiles,
Ilz periront comme hommes inutiles.

Comme sa prise entendre le poisson
Ne peult, auant, que sentir l'hameçon,
Ny les oyseaux sçauoir, heure mortelle,
N'ayants des lacqs esprouué la cautelle,

DE SALOMON.

Ny plus ny moins l'homme ne congnoist pas
Sa fin future, & le temps du trespas,
Avant que voyr sa force dominee
Par l'accident de mort inopinee.

J'ay veu encor' un autre grand effect
De sapience, & de sçavoir parfait,
Donnant à l'œil qui sagement contemple,
De la vertu un souverain exemple:

Vne petite & debile cité
Reduite au poinct de toute extremité,
D'armes, de gens, de viures desgarnie,
Ceinte à l'entour d'une gent infinie,

Que conduisoit un magnanime Roy,
A la cité donnant mortel effroy,
De haultes tours la tenant estonnee,
Et de rempars au-tour environnee:

Vn homme pauvre en elle s'est trouué,
De qui le sens on n'auoit esprouué,
Le delaisant oysif & sans affaire
Avant le temps de ce cas necessaire.

Et toute fois par conseil & sçauoir,
 Par sa sagesse il a eu le pouuoir
 De garantir sa cité de ruine,
 Qui ia estoit de ses portes voysine.

I'estimay lors que sagesse mieux vault
 Qu'aucune force, où sagesse default:
 Et si voyt-on que long temps de ce sage
 Fut en mespris le sens & le langage:

Les mots prudens proferez sans clameur,
 Sont plus vtils que les criz & rumeur
 Mis en auant par un indiscret prince,
 Qui folement gouuerne sa prouince.

Mieux vault l'effect d'un sage entēdemēt
 Que nul effort de bellique instrument.
 Mais qui commet faulte occulte ou aperte
 En un seul poinct, il fait vne grand' perte.

S I en l'onguent qui resiouist le cœur
Par une doulce & gracieuse odeur,
Lamouche meurt, & si peu de melāge
La bonne odeur se diminue & change:

De mesme aussi un default vicieux
Venant à l'homme, au reste vertueux,
Rend par ce peu de faulte & de folie
Vne grand' part de son loz abolie.

Le cœur du sage en raison consermé,
Est au pouuoir de sa dextre enfermé.
Le cœur du fol enclos en sa fenestre
Ne recōgnoit le deuoir pour son maistre.

Et si le fol chemine en quel que part,
Iamais de luy folie ne se part:
Et bien qu'il soit estourdy sans ceruelle,
Tous ceux qu'il voit, sorz & folz il appelle.

Si le desir & la cupidité
De dominer, a ton cœur incité,
Garde toy bien qu'affliction si forte
Hors de ton lieu soudain ne te transpporte.

L'ECCLÉSIASTE

Celuy qui peult se vaincre & moderer
Pour du peril son eſprit retirer,
En telz assaulz d'ambition ardente
Evitera mainte faulte evidente.

Car les erreurs & ordinaires maułx
Qui sont commis par les princes plus haults,
Portent plus grief & plus grand preindice
Souz le Soleil, que nulle autre iniustice.

Souvent les fols au premier rang sont mis
Des plus puissants: ce qui point n'est permis
A ceux qui sont propres & volontaires
Et plus experts aux publiques affaires.

J'ay veu les serfs aux chemins & trauaulx
Se soulager sur genereux cheuaulx:
Et ceux qui sont neZ pour auoir seruice,
Aller à pied, faisant des serfs l'office.

Qui fait la fosse, en elle il tombera:
Et qui deffait la haye, il sentira
Pour son offense & punition dure,
Du fier serpent la secrete morsure.

DE SALOMON.

Celuy qui vient les pierres transporter,
Contre quelqu'une il se verra heurter:
Qui fend le boys, il trouuera debile
Parfois sa force & l'œuvre difficile.

Si le tranchant du fer est rebouché,
D'un grand labeur l'ouurier est empesché,
Sinon que soit conseruee & nourrie
La sapience avecques l'industrie.

Quand le serpēt sans siffler quelqu'un mord,
Moindre n'en est son venimeux effort.
Tel ie repute un rapporteur inique,
Qui sō prochain en secret blasme & picque.

Les dictz prudents de l'homme vertueux
Rendent chacun enuers luy gracieux:
De l'imprudent l'indiscrete parole
Son auteur mesme en fin pert & affole.

En ces propos dès le commencement
On voit paroistre un fol entendement:
Et à la fin une humeur furieuse
Se monstre en luy terrible & dangereuse.

L'ECCLESIASTE

Sans nulle cesse & sans aucun repos
Il s'enveloppe en ses legiers propos:
Tant qu'aucun n'a moyen de les entendre,
Et moins le cours du futur en comprendre.

De bon discours & d'effect de l'aissez
Par leurs essayz les fols seront lassez,
Qui n'ont appris la science civile,
Nyle chemin qui conduit à la ville.

Le païs est souuent en desarroy,
Où un enfant est le seigneur & Roy:
Quand le conseil gouvernant sa couronne,
Des le matin à gormander s'adonne.

Heureux païs, où le Roy triomphant
Par sa vertu le Royaume defend,
Et les seigneurs de prudence asseuree
N'ont volupté qu'honneste & mesuree.

La nonchalance & paresse du Chef,
A la maison apporte un grand meschef:
Poultre n'y a ny planchier qui ne fonde:
Le vent par tout & la pluye y abonde.

De vins

De vins exquis en cét oysifloysir
Et de viande il emplît son desir:
L'argent & l'or, instrument des delices,
Luy est moyen conuenable à ses vices.

Toy toutesfois en secret pensement
Ne donne point aucun consentement
De detracter contre telle puissance,
A qui tu dois prester obeïssance.

Car bien que seul & enfermé tu soys,
Si t'accuser ne peult nulle autre voix,
Par les oyseaux voletans annoncee
Encor sera tu secreete penssee.

CHAP. XI.

D'VN prompt vouloir & cœur re-
ligieux
Depar ton pain aux hommes souf-
freteux,
Dont par le monde est la quantité grande,
Qui le secours necessaire demande.

L'ECCLESIASTE

Comme les eaux & les fleuves espars
Viennent & vont coulants en toutes pars,
Telle se voyt des pauvres l'assemblee
De miserable indigence comblee.

Ne pense point que rien puisse perir
Des biens donnez pour autruy secourir:
De ta largesse & œuvre liberale
Tu recevras la recompense egale:

Donne, benin, aux humbles requerans:
Car tu ne sçais le mal des proches ans
Où le Seigneur te sera secourable
Comme monstre te seras pitoyable.

Quand les vapeurs esleuees en l'air,
Peuvent d'humour les nuees enfler,
D'elles descend sur la terre alteree,
L'humidité requise & desiree.

Par tout où choyt d'un bon arbre le fruit
Soit vers midy, ou deuers la mynuict,
Gens y aura qui d'aligre courage
Amasseront le sauoureux fruitage.

DE SALOMON.

Qui, curieux, veult aux vents regarder,
Il veult son grain sans semence garder:
Et qui au cours des nuees s'adonne,
Tousiours craintif, en nul tēps ne moissonne.

Comme ignorant tu es par quels accords
Est assemblé l'esprit avec le corps,
Et comme est ioint au ventre de la femme
L'os à la chair, pour recevoir une ame:

Ainsi entendre il ne t'est point permis
Les cas diuers que Dieu au monde a mis,
Nyla raison sauoir d'aucune chose
Que sa prudence infinie dispose.

Or seme donq le matin & le soyr:
Car tu ne peux aucunement preuoir
Quelle semence en terre est mieux receüe,
Ou si les deux auront heureuse issue.

Fais & produy œuure bonne, en tout temps:
Car bien qu'icy soyent tes esprits contents,
Pour la beauté de la claire lumiere
Qui à tes yeux est doulce & conſumiere:

L'ECCLESIASTE

*Si toutefois tu prens le souuenir
Du temps obscur où il nous fault venir,
Hors la splendeur du Soleil reluyfante,
Qui tant nous est agreable & plaisante,*

*Quand tu aurois un long siecle vaincu,
Et plusieurs ans heureusement vescu,
Tu iugeras au vray la vie humaine
Avec ses biens, estre inutile & vaine.*

*Si le meilleur tu iuges de choysir
Les passe-temps, pour viure à ton plaisir,
Recree toy & repais ton courage
De tous esbatz, au temps de ton ieune âge.*

*Vy parmy ieux & alaigres foulas,
Et ia ne soit ton œil, ny ton cœur las,
L'un, de iouyr de l'aise qui l'attire,
L'autre, d'auoir le plaisir qu'il desire.*

*Mais il fault bien que tu sois aduerty
Qu'un iour seras de tels biens diuerty:
Et deuant Dieu à ta vergongne & honte
Il t'en faudra, à la fin, rendre compte.*

DE SALOMON.

Chasse du cœur les perturbations,
Et de la chair les folles passions,
Car la ieunesse, & tout l'âge qui reste,
Sera de soy assez vain & moleste.

CHAP. XII.

EN ta memoire & ton entẽdement
Ton Createur imprime fermemẽt,
Pendant qu'encor t'est la vigueur
premiere

Des ieunes ans, florissante & entiere:

Auant que soient les tristes iours venuz
Où en langueur sont les sens detenuz,
Et la saison est si griene & contraire,
Que plus plaisir on ne prend à bien faire:

Auant le temps qu'à tes debiles yeux
Le clair Soleil deuienne tenebreux,
Et la beaulté des estoiles noircie,
Et la splendeur de la Lune, obscurcie:

L'ECCLESIASTE

*Auant que soit la nuee alentour
De ton regard, au lieu d'un plaisant iour:
Lors que la force & vertu gardienne
De la maison, est foible & ancienne.*

*Quand plus ne sont les ministres du corps
Pour traualier ny robustes ny forts,
Et que la veüe & puissance visue,
Rendue s'est imbecille & oysue:*

*Quand on esprouue inutiles les dents,
Se fermer l'huys & l'entree, au dedans
De l'estomach, sans que la faim nouvelle
A plus mâcher les dents lasses appelle:*

*Quãd le sommeil se perd au moindre son
Que fait le chant d'un petit oysillon,
Et que l'organe, auparauant habile,
Se change, & rēd la voix humble & debile:*

*Quand si vains sont & varians les pas,
Qu'en beau chemin on ne s'asseure pas,
Et toute chose, ou basse, ou eminente,
Met dans le cœur une peur vehemente:*

Quand le hastif amandier fleurira,
 Et sur le chefla nege blanchira:
 Quand deuenue est la puissance telle,
 Que trop grand faix est vne sauterelle:

Lors que le goust & les prompts appetits
 L'on sent du tout estaints & amortis,
 C'est le vray signe & assure' message
 Du iour dernier, & du mortel passage.

Lors les amis leur amy pleureront,
 Et le corps mort en grand dueil porteront
 Jusqu'au tombeau, luy rendant le seruice
 Que d'amitié requiert l'honneste office.

Or donq de Dieu pren' l'heureux souuenir,
 Avant qu'il faille en ce poinct deuenir,
 Et que la corde & moëlle argentine
 Du dos, se rompe, & se courbe l'eschine:

Qu'attainte aussi soit la fiole d'or,
 Où du cerueau se contient le thresor,
 Et le vaisseau brisé à la fontaine,
 Qui par le corps les ruisseaux de sang mene:

L'ECCLESIASTE

Et que le chef se puisse aussi briser,
Qui les esprits du cœur souloit puiser:
Comme une roüe à l'ame sensitive
Tousiours donnant le cours d'essence viue:

Et que la pouldre au necessaire iour
Face à la terre un hommage & retour:
L'ame au Seigneur, qui l'a faite & donnee,
Soit en repos eternal retournee.

Ce bien diuin seulement excepté,
Le reste n'est que pure vanité.
Vain est le tout, dit le Sage, & nulle heure,
Sans vanité icy l'on ne demeure.

Et pourtant que ce grand enseigneur
Sur tous auoit de sapience l'heur,
Maints autres poinctz d'excellente doctrine
Il enseigna par sagesse diuine.

Aucunesfois de soymesme inuentant,
Aucunesfois les autres imitant,
Il a donné maint aduis conuenable
Au reiglement de ce cours variable:

Tout

Tout adonné à l'estude & sçauoir,
De tout congnoistre il a fait son deuoir:
Et par escript fidele a voulu rendre
Ce qu'il a peu de son labeur comprendre.

Les saints propos par le sage annoncez,
Sont aiguillons, pour le bien auancez.
Les studieux sont les cloux qui engraent
Ce que de Dieu ils retiennent & sçauent.

Ce brief discours or', mon fils, te suffit,
Pour t'en instruire, & en auoir profit:
D'escripre tout, toute plume denie:
Et lire tant, donne peine infinie.

Ie t'ay monstre la fin, où tout deuient:
Mais ce seul poinct tous les autres contient,
En craignant Dieu, ses preceptes obserue:
C'est ce qui l'homme & tout son biē conserue.

De chasque faict & chasque pensement
Dieu donnera son certain iugement.
Tout bien ou mal clos, ou en euidence,
Verra l'effect de sa iuste sentence.

FIN DE L'ECCLESIASTE.

L

LES HEVRS CHRE- STIENS.

I.

HEureux celuy, qui point ne se desuoie
Du vray sentier, & qui dresse ses pas
Selon la reigle & le iuste compas
Du mandement qui enseigne la voye.
Heureux celuy, qui encor' qu'il ne voye
Les haults secrets des celestes repas,
Si reçoit-il les internels appas
Du feu diuin, qui le guide & conuoie.
Heureux, qui prend le fidele auiron
De la nef sainte, & tirer se dispose,
Bien que maints flots il voye à lenuirō.
Heureux, qui viure & resider propose
Auec la mere en son chaste giron,
Et en sa foy seurement se repose.

II.

HEureux, qui sert de volonté naïfue
L'essence unique & diuine des Trois:
Et de son sens abandonnant les droits,
Au vueil haultain se soumet & captiue.

LES HEVRS CHRESTIENS.

Heureux, qui puise en l'eau de source vive,
Sortant du pied de la saignante croix:
Qui au chemin des perilleux destroits
De peine & soif eternelle nous prive.
Heureux, qui peult avec fidele estude
Par des canaulx perdurables & seurs
Tirer ruisseaux de ceste plenitude:
Pour, abbreuant des utiles douceurs
Le chāp humain, produire en multitude
Les dignes fruiets de si saintes liqueurs.

III.

Heureux, qui peult sa pensee esleuer
Vers l'Eternel, pour cōtempler sa gloire
Par tous effects manifeste & notoire:
A qui le vray de luy veult approuer.
Son œuvre grand peult sa grandeur prouuer.
Ce qui se voit, cōtraint chacun de croire
Du Createur euidente l'histoire,
Où l'esprit doit iour & nuict s'essprouer.

Il voit tout homme, & de l'homme n'est veu,
 Ne laissant rien en ceste terre basse
 De sa clemence & bonté despourueu.
 L'Esté, les fruiçts, la verdure, & la glace,
 Les amples biēs dōt le mōde est pourueu,
 Ne preschēt riē aux humains q̄ sa grace.

IIII.

HEureux, qui peult ē saītes larmes fōdre,
 Pēsant au mal du malheureux peché,
 Oū l'esprit est par Sathan alleché,
 Ne cherchāt riē q̄ troubler & cōfondre.
 Au pleur verra l'aise internal respondre
 Le cœur cōtrit d'un grief ennuy touché,
 Estant par Christ du faix desempesché:
 Qui aux vrais biens du ciel nous vient
 semondre.
 Tousiours à l'huys il frappe de noz cœurs,
 Nous esueillant pour la coulpe traistresse
 Chasser de no^r, & no^r rēdre vainqueurs:
 Il nous console, & parle à nous sans cesse:
 Le ciel aurez pour priz de voz lāguez,
 De briefue peine eternelle liesse.

CHRESTIENS.

V.

HEureux qui peult, s'esloignāt de malice,
 Rēdre à chacun, sans aucun decevoir,
 Son propre droict: & gardant le deuoir,
 Suyure de pres la reigle de Iustice:
 Payer à Dieu tout l'honneur de seruice:
 Aux prīces hauts ce qu'ō leur peut deuoir
 L'amour à tous, à l'esprit le pouuoir
 Dessus la chair, l'appetit & le vice.
 De nous à nous nostre iuste action
 Enuers autruy fait sa preuue seconde,
 En faicts & dicts, & en affection,
 Autant qu'à Dieu par sa bonté profonde
 Il plait donner de la perfection,
 Qui seule en luy, ou par luy seul abonde.

VI.

HEureux qui porte à bō droict le beau nō
 D'humanité: qui se delecte & bagne
 Au biē du proche, & tousiours s'acōpaigne
 D'un cœur benin, sans attēdre guerdon:

LES HEURS

Qui prompt octroye un raisonnable don:
Qui au sentier de la haulte montagne
De foy parfaite a receu pour compagne
La Charité, & le Christ pour guidon:
Qui liberal donne à Dieu la vengeance,
Comme il requiert en oubly estre mis
Par le Sauueur son tort & son offense:
Qui se souuient d'estre à un chef souz mis
Rendant aux siens centuple recompense
De ce qu'ils ont en sa faueur remis.

VII.

H *Eureux, qui garde une basse indigence*
De l'esprit hūble, & par trop presumer
Point ne s'abisme en la profonde mer
D'orgueil, d'erreur, & de folle iprudēce:
Qui par son sens ne quiert l'intelligence
Des faicts diuins, & ne cherche allumer
Vn feu pouuant les simples consumer
Auec l'abus d'une faulse science:

Qui conuoysteux les honneurs ne desire,
 Ny les thresors des riches terriens,
 Ny les grãdeurs de royaume ou d'ẽpire:
 Et, les ayant, ou par droict̃s anciens,
 Ou par le sort, son cœur il en retire:
 Qui biẽs ne sont, mais seule òbre des biẽs.

VIII.

HEureux, qui peult de volonté constante
 Dedans la tour du catholique fort
 Perseuerãt, vaincre en Dieu tout effort
 D'iniuste peine, & d'iniure cuy sante:
 Si que sur luy le mauuais ne se vante
 Par son outrage & malicieux tort
 D'auoir rauy le ferme & saint confort
 De la vertu à tous maux repugnante:
 Qui pour le vray, non pour l'opinion,
 Souffre & despend son inuincible force,
 Gardant iustice, & des bons l'union:
 Qui plus ẽdure, & plus son cœur renforce
 Par l'internel rompant 'affliction,
 Qui ne peult riẽ dommager que l'escorce.

HEureux, qui fuit la fureur tyrannique
 De grief discord & debat odieux,
 Tāt à autruy qu' soy mesme ennuyeux,
 Par l'aiguillō q les cœurs presse & pique:
 Qui point ne mene vne iniuste pratique,
 Pour traualier les hommes vertueux:
 Mais aimāt paix, il choisit pour le mieux
 A tous bien faire, & à nul n'estre inique.
 Qui congnoissant de mal le proche attainct,
 En sentira de pitié la poincture,
 Et le visage aura de palleur tainct:
 Dont pour le zele, amy de la Nature,
 Qui ne peult estre en cœur fidele estaint,
 Paix recevra d'eternelle mesure.

X.

HEureux, qui peult cheminer sur la plāche
 De l'innocente & simple integrité
 Parmy les flots d'humaine infirmité,
 Dōt le prōt cours en nul tēps ne s'estāche:
 Et qui

OR A I S O N S A D I E V.

*Et qui tenant le Christ pour seure branche
En la mondaine & griefue aduersité,
Tant que permet nostre imbecilité,
A le cœur mode, & l'ame pure & blâche:
Qui a recours au diuin lauement
Du sang espars, & des vases de grace
Tire le fruit du saint guerissement,
Pour, deliuré de ceste prison basse,
Auecques l'heur d'entier contentement,
Voler au Ciel, & voir de Christ la face.*

FIN DES HEVRS CHRESTIENS.

OR A I S O N S A D I E V,
POVR CHASSER LA
D I S C O R D E

I.

P A R le saint Verbe mesuré de ta bouche
Ayant, Seigneur, le tout de rien produit,
Et l'homme au traict de ta forme reduit,
En ce qui tient de l'immortelle souche:

M

ORAISONS

Puis que le soing de l'œuvre l'ouvrier touche,
 Ton œil clemēt par noz pleurs soit induit
 A voir le mal qui ton peuple a conduit
 Au dur sommeil de langoureuse couche.
 L'instinct pervers de l'inferral mal-heur
 Par griefs debats resistant à ta grace,
 Nous trouble & tire en profōde douleur.
 Et si avant ce mortel venin passe,
 Que riē n'y vault nostre force & valeur,
 Si de noz plaincts tu destournes ta face.

II.

Digne est du mal, & de pis nostre offense,
 Si par la loy de ta iuste rigueur
 L'iniquité tu voys de nostre cœur
 Muny de foyble & tarde penitence.
 Mais du discord la dure violence
 Sur ton troupeau a pris tant de vigueur,
 Qu'il se consume en misere & lāgueur,
 Voyant moindrir ta sainte reuerence.

A DIEU.

Et si ne peult vers ta haulte bonté
 Nostre mal-heur trouuer misericorde,
 Au moins, Seigneur, sois par toy surmôté:
 Chasse la beste iniurieuse & orde,
 Qui s'esleuant contre ta maiesté,
 De ton saint nom dissipe la concorde.

III.

Rien ne nous est aux plus estranges vaulx
 Pour toy, seigneur, porter peine et miscre
 En ton saint nom est le doulx refriger,
 Et seur remede aux plus cruels trauaulx.
 Mais que l'esprit malicieux & faulx,
 La pestilente infernale Megere,
 Parmy les tiens trouble ton ministere,
 Cela nous est un comble de tous maulx.
 Pere de nous, qui auons herité
 Au nom d'enfans, esloigne ceste rage
 Par l'heureux fils qui a tout merité.
 Fais que l'instinct de ton diuin message
 Nous rende unis en ta sainte cité,
 N'ayās qu'un cœur, une foy, un lāgage.

ORAISONS

IIII.

NE permets point qu'une cité confuse
 De cœur, de mœurs, de parole & de loix,
 Pleine d'un bruyt de discordantes voix,
 Souz la faueur de ton nom nous abuse.
 Romps de Sathan la deceuante ruse,
 Qui pour ton peuple attirer à ses droits,
 Et amoindrir le bien-faict de ta croix,
 Les tiës diuise, et l'un vers l'autre accuse.
 Rends ses efforts inutiles & casseZ,
 Si qu'il ne face à noZ ennemis croire,
 Que tu nous ays, ô Seigneur, delaissez.
 Mais esleuant de ton saint nom la gloire,
 Vaincs le vainqueur des esprits insensez,
 Et nous vnis au fruiet de ta victoire.

V.

PErmetts, Seigneur, qu'aux cōmūs ennemis
 Qui de ton nom chassent la reuerēce,
 Armez de toy, nous facions resistance,
 Estants en un souz ta faueur remis.
 Des pieds, des mains, des bras ensemble mis,
 Tu fais un tout d'une caduque essence.

A DIEU.

Mais des esprits estant la difference,
Tu fais un corps, qui n'est aux ans souz-
mis,
Qui se paisçant de la haulte leçon,
D'un cœur ardent & volonté unie,
Fera ouyr de ta gloire le son:
Et de ta grace & bonté infinie
Tousiours par tout resonant la chanson,
Rèdra l'acord d'une heureuse harmonie.

VI.

P E R E du ciel, si une extreme peine,
Une commune & publique douleur,
Pleine de criz, de laments & de pleur,
Peult esmouuoir ta bonté souveraine,
Voy l'accident de la mort inhumaine,
Qui ayāt pris un roy sur tous vainqueur,
Le tout parfait, de tous l'ame & le cœur,
Nous rend du fils nostre esperāce vaine.
A peine il s'est en la terre monstré,
L'attēte ayant de tous biēs descouuerte,
Que d'un coup prompt elle l'a penetré.

EXHORTATIONS.

*Au frere (helas!) soyt ta clemence ouuerte:
Double ses ans, tāt que le monde oultre,
Ayt doublé gaing pour une double perte.*

EXHORTATIONS.

I.

A V ioung benin de la loy eternelle
Nous soumettās, rompons tous les efforts
Contrarians au catholique corps,
D'oū qui se part, il est de Dieu rebelle.
En l'union antique uniuerselle,
Cōme dans l'arche exempte de discords,
Est le salut: & qui n'en sort dehors,
Croire il se doit orthodoxe & fidele.
L'esprit diuin viuifie & maintient
Ce corps mystic, & ses membres tēpere,
Ainsi qu'une ame, & en vie les tient.
Qui donques laisse union si prospere,
Il est sans l'ame, & plus il ne retient
Pour pere, Christ, ny l'Eglise pour mere.

EXHORTATIONS.

II.

ENsuyvons Christ, & du fond de l'abysme
Nous retirants du monde vicieux,
Par un saint vol des bas-terrestres lieux
Eslevons-nous au ciel hault & sublime,
Pour y trouver le bien des biens le prime,
Au pris duquel tout autre est odieux.
Vne ombre griesue, un songer ennuyeux,
Vne fumee est tout ce monde infime.
Là est la vie & celeste pasture:
Icy la mort nous repaist & enyure,
Donnant poison en lieu de nourriture:
Resuscitant chacun de nous deliure
Son immortel de mortelle poincture,
Mourant en chair, pour mieux en esprit
viure.

F I N.

EXHONORATION
En l'honneur de Christ
Nous tenons le monde en l'air
Par un saint poète qui est le plus
Et nous nous en est banni et sublimé
Pour y trouver le bien des biens le premier
Au premier d'entre eux est le premier
Nos ombres grises de l'air et du vent
Ne finit est tout ce monde est finit
Là est la vie et c'est la passion
Et la mort nous repaît et nous en fait
Donnant poison en lieu de nourriture
Resuscitant chacun de nous de la terre
Son universel de nouvelle pain d'air
Mourant en chair pour vivre en esprit